

Éros philosophe

Michel Maffesoli

Doutor; Sorbonne
michel@maffesoli.org

Eduardo Portanova Barros (revisão técnica)

Doutor; CAPES/PNPD/Unisinos-RS
eduardoportanova@hotmail.com

Résumé

Est-ce que l'avènement de la postmodernité amène une nouvelle façon de regarder la société ? Dans cet article, on dit que oui à cause des alchimies festives et de la puissance des émotions. C'est à dire que des « communions émotionnelles » sont un nouvel espace propice à un réenchantement du monde. Il s'agit aussi sur le rôle de l'immatériel, celui du culturel et aussi du spirituel. Tels sont les caractères essentiels de la religiosité postmoderne.

Mots-clés

Postmodernité. Socialité. Quotidien.

« Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes! »
Charles Baudelaire, Élévation.

1 De La réalité au réel

Revenons, avec sérénité, sur des chemins de pensée approfondissant la compréhension de la force des choses. En rappelant une règle d'or établissant un rapport étroit entre l'ésotérique et l'exotérique. Il ne peut y avoir d'extériorisation que si les fondements sont solides. Celui qui rend public : publicité, journaliste, expert, vulgarisateur, doit, pour ce faire, avoir du grain à moudre. Cela est de sagesse constante dans toutes les traditions culturelles.

Revenir, ai-je dit, car c'est une idée simple, une idée du simple, que, sempiternellement, l'on approfondit. Préoccupation obsédante, souci primordial. Cela a été dit de diverses manières. Ainsi Hannah Arendt rappelant que nous n'avons tous qu'une

seule pensée, et que tout ce que nous faisons n'est que constructions et variations sur un seul thème.

Par ma part, variations quelque peu lancinantes autour ou à partir des affects sociaux. De ces *humeurs* servant de substrat à la socialité quotidienne. Peut-être n'est-il pas convenable de le dire d'une manière aussi abrupte, mais c'est bien d'*érotique* dont il s'agit ! En son sens large bien sûr : *amor mundi* permettant que le vivre-ensemble soit ce qu'il est.

Mystérieuse alchimie faisant que la société passe, parfois, par la voie sèche de la raison, et à d'autres moments traverse une *voie humide*, embrumée de ces multiples émotions dont l'actualité n'est pas avare. Passions, rêves, fêtes, jeux collectifs, n'est-ce point cela qui tient le haut du pavé ? La politique en pâtit. L'entreprise en est toute secouée. Les luttes sociales sont sans cela incompréhensibles. En somme l'émotionnel est le dénominateur commun d'un *sociétal* à l'orbe bien incertaine.

Il est amusant de voir comment ce terme de *sociétal* est maintenant mis à toutes les sauces. On n'en comprend pas bien la signification, voire il s'emploie à faux-sens, ou contresens, mais on sait qu'il faut l'employer. C'est cela l'essentiel: le pressentiment que le « temps revient » et avec lui tout ce que le progressisme moderne avait cru dépasser, annihiler ou remplacer.

Voilà donc ce qu'il convient d'approfondir. Reprenant le chemin ouvert par des esprits audacieux, il faut penser toujours et à nouveau ce mystérieux lien social, n'étant en rien réductible à la rationalisation, au contrat, au droit positif auxquels la modernité a voulu le contraindre. Car il y a contrainte dans la *construction* et le constructivisme social. Mais ce construit se délite de toutes parts. Si crise il y a, c'est bien cela dont elle est l'expression.

Péguy distingue quelque part les « périodes » et les « époques ». Celles-là plates, où rien ne se passe. Celles-ci intenses, vivantes, grouillantes de vitalité. La fin de la modernité que beaucoup voudraient sauver (en la nommant seconde, avancée, tardive, haute, etc.) est bien une « période » où, dans l'ennui généralisé d'une grégaire solitude, s'effondrent, par pans entiers : manières d'être, de penser et d'organiser qui s'élaborèrent depuis le XVIIe siècle. Le début de la postmodernité (à laquelle on attribuera un nom un peu plus tard) est, certainement, une « époque », tant le vitalisme sourd par tous les pores du corps social.

Au-delà de la morosité ambiante, il est temps de le reconnaître. Il est temps de le penser. Même si le chemin emprunté est abrupt, escarpé ou incommode. En effet, autant le social est (était) assuré de lui-même en son *principe de raison*, autant le *sociétal* est, je le rappelle, incertain. Et ce parce que l'émotionnel, imprévisible, le traverse de part en part.

Mais en revenant aux phénomènes mêmes, sans les juger ni les hiérarchiser, peut-être saurons-nous, ainsi, amortir le choc créé par ces irruptions, ces effervescences, ces rébellions et autres explosions ponctuant la vie courante.

La sociologie allemande avait montré l'aspect prospectif de ce qu'elle nommait *Einführung* : une pénétration intuitive. Au plus près de son étymologie, une approche de l'intérieur, une vue, voire une vision à partir des racines. C'est bien une telle radicalité qu'il faut savoir mettre en oeuvre si l'on veut comprendre, au-delà de la société officielle, l'officieuse socialité en gestation.

On peut même dire que c'est dans le décalage existant entre l'*officiel* et l'*officieux* que niche l'état d'aridité où est plongé le monde actuel. Mais il faut avoir le front de déclarer que ce ne sont pas l'application des préjugés pseudo-scientifiques ou les gentilles déclamations sur l'émancipation qui pourront remédier à cette aridité. Science, Progrès, Libération : mots obsolètes s'il en est. Et c'est bien pour cela qu'ils sont, jusqu'à plus soif, employés d'une manière incantatoire.

L'intuition pénétrante, et c'est une constante lors des changements d'*époque*, permet de saisir quels sont les ressorts cachés ou le réel intime d'une société donnée. Héritier du romantisme, dont on sait l'influence à partir du XIX^e siècle, Georg Simmel avait, en une expression concise, nommé cela le « Roi clandestin » (SIMMEL, 1981, p. 42). Véritable *puissance* instituante qui, au-delà, en-deçà, à côté du *pouvoir* institué, régit en totalité la réalité sociale.

On a du mal à concevoir cela, tant il est vrai que les temps modernes se sont fondés sur la positivité des choses et ont façonné, en conséquence, l'esprit positif. À l'opposé d'un *réel* complexe, seule prévaut une *réalité* réduite à l'Un. Réalité mesurable, quantifiable et statistiquement délimitée : voilà quel est l'alpha et l'oméga de l'idéologie positiviste ayant contaminé l'université, la presse et le monde politique en son entier. Il suffit de voir la fascination exercée par les enquêtes, sondages d'opinion et autres « panels représentatifs » pour s'en convaincre. Et pourtant, quand on sait la versatilité des masses, l'aspect changeant de l'opinion, les erreurs manifestes quant aux résultats, on est en droit de considérer ces manipulations de chiffres comme des jeux (n'osant pas s'avouer tels) d'enfants quelque peu immatures !

Tout autre est, en son sens plénier, le « chiffre » d'un réel autrement plus complexe. On peut, à l'excès, résumer cette opposition comme un va-et-vient constant entre une histoire *manifeste*, s'occupant du plein des choses, de préconisations, peut-être faudrait-il

dire, en termes philosophiques de « l'étant », et d'autre part une histoire *secrète*, celle des questions fondamentales, histoire d'un « être » qui toujours se dérobe, mais n'en fonde pas moins, en sa vérité, la vie commune.

Cette histoire secrète est celle des affects, des instincts, des sentiments d'appartenance, des attractions/répulsions. Toutes choses se résumant dans l'érotique sociale.

Mais c'est là où le bât blesse ! Car l'affect est rien moins que moral, or dans les *périodes* finissantes, les discours moral est du dernier chic. Et il suffit d'entendre des redondances telle: « la position, l'attitude, le comportement, etc., moral, éthique, déontologique », pour se convaincre de l'inanité de tels propos. Le commerce devient éthique. La politique doit être morale. Les diverses corporations se donnent des règles déontologiques. *Flatus vocis*, mots creux. Car bien entendu tout cela n'a aucune consistance.

« On ne fait pas de la bonne littérature avec des bons sentiments » (Gide). Il en est de même pour la vie sociale, où les sentiments sont contradictoires, ambivalentes, complexes. Et une pensée digne de ce monde ne peut se contenter dédicter ce que « doit être » le monde. Face à la futilité des livres d'édification et des articles bien-pensants, célébrés par les divers médias et consacrés par le conformisme ambiant, il faut oser une démarche hauturière, attentive tout à la fois aux exceptions et aux cas extrêmes.

Il ne s'agit pas là d'une posture simplement esthétique. La sagesse populaire le sait, d'un savoir incorporé : l'exception confirme la règle. On pourrait rajouter, la règle ne vit que par l'exception. C'est ce qu'à sa manière Durkheim a bien vu, lorsqu'il indique, à de multiples reprises, que la « loi suit les mœurs ». Ce sont bien elles qui doivent nous servir d'étalon. Les mœurs, et elles seules, permettent de mettre en place des critères de discernement aptes à cerner les configurations nouvelles propres à la socialité postmoderne.

Anomique-canonique ! Voilà une dialogie constante dans les histoires humaines, qu'il est vain de vouloir supprimer. Au risque de s'abstraire de l'aspect concret de l'existence, de se déconnecter de l'humain en son entièreté. Un commentateur religieux de Jérôme Bosch reconnaît que si son œuvre semble extravagante, « ce n'est pas sa faute. Car ce qu'il peint, ce sont nos vices. Tout le monde devrait s'impregner de ses tableaux pour apprendre à voir » (BOSCH, 2001).

Judicieuse remarque quand on connaît la crudité et le fantastique de ce peintre, tout à la fois riche et fuligineux. Elle nous incite à être le dessinateur de notre temps en ses multiples aspects. C'est-à-dire à proposer des dessins n'ayant pas une simple fonction

décorative, mais s'employant justement à dégager l'essence secrète des choses, la puissance de leur être spécifique.

Nombreuses sont les pensées décoratives produisant des livres décoratifs, dont la seule utilité est d'être mis, bien en évidence, sur la table du salon ou d'orner, au mètre, une bibliothèque témoignant de ce que les situationnistes nommaient une *intelligence sans emploi*. La prise en compte de l'extravagance sociale permet d'échapper à ce travers. Ne pas nier ou dénier les « vices » de la vie courante, c'est rappeler qu'il y a une force (vis) indéniable dans les éarts, les excès et autres attitudes extrêmes.

C'est cela même que nous rappellent la recrudescence des affects, l'omniprésence de l'émotionnel, les diverses contaminations de 1) *affectuel*. La passion est à l'ordre du jour. Il convient d'en montrer (« monstrier ») la vitalité et les conséquences. Pour le dire fort simplement, l'on assiste à un véritable grouillement culturel, comme cela se produit lors des changements d'époques. Grouillement culturel pouvant s'exprimer dans l'exubérance (les effervescences juvéniles en témoignent) ou au contraire dans le « quant à soi » passif de la vie courante.

Dans les deux cas, symptômes d'un changement de fond dans les manières de penser et dans les formes d'être. Ainsi, quoiqu'on puisse en penser, les rassemblements musicaux dits « gothiques » ne connotent aucune revendication politique. Il en est de même de ces rassemblements spontanés s'appelant *flashmob*. Et l'on peut dire la même chose de ces moments festifs s'égrenant de ville en ville : les « apéros » géants. En chacun de ces cas, c'est une pulsion grégaire, un instinct animal qui pousse à s'agréger, à *coller* à l'autre.

Je reviendrai plus en détail sur ces phénomènes festifs. Il suffit pour l'immédiat de rappeler qu'à certains moments le grouillement, voire le fourmillement culturel est d'essence rationnelle ; ainsi à partir du XVII^e siècle, les « Lumières radicales », la subversion cartésienne et à certains égards spinoziste en témoignent. L'époque pré-révolutionnaire au XVIII^e siècle (les philosophes des Lumières, l'action des loges maçonniques) est l'amorce de ce qui va devenir, au XIX^e siècle, le grand mythe du Progrès (ISRAËL, 2005). Toutes choses célébrant, sans retenue, les bienfaits de la raison souveraine.

À d'autres moments, le grouillement culturel est plus sombre. À tout le moins il met en scène, chante et illustre de diverses manières le clair-obscur de l'existence. Son enracinement aussi. Le développement de la sensibilité écologique, la mode des produits « bio », et le retour en force de *Dame Nature* s'inscrivent dans une configuration mosaïque où la raison est, fortement, tempérée par les sens.

Il ne s'agit là que des formes les plus élémentaires de la guerre des dieux : en la matière celle opposant Apollon et Dionysos. Quelques esprits aigus : Nietzsche en philosophie bien sûr, W. Pater en histoire de l'art, Karl Mannheim en sociologie, avaient rendu attentif à un tel balancement. Mais ce diagnostic avait été, largement, édulcoré par une intelligentsia au progressisme natif. Tout autre est l'*atmosphère* postmoderne tendant à relativiser un tel progressisme, et à valoriser des formes « archaïques » que l'on avait cru disparues.

Fanatismes religieux, hystéries sportives, extases musicales, extravagances politiques, tout et n'importe quoi est contaminé par la passion. Ce *fripon divin* qu'est Éros darde ses flèches à tout va. Ce qui n'est pas sans susciter quelque panique dans une société régulée, depuis la fin du XVIIIe siècle, par le sage et rationnel « Contrat social ». Le soupçon pesant sur les formes traditionnelles de l'existence s'est inversé, et c'est au mythe de la marche royale du Progrès que, maintenant, il s'adresse.

Contre une réalité (le fameux « principe de réalité ») pondérable et mesurable, l'intuition pénétrante permet de repérer un *réel* où l'invisible le dispute au relatif, par essence non quantifiable. Intuition permettant de connaître ce qui est. En la matière que l'histoire n'est pas un long fleuve tranquille, celui de la succession des figures de l'esprit hégélien, mais qu'elle est bien plus complexe, faite de *corsi* et de *ricorsi*. Pour le dire d'une manière imagée, une « histoire feuilletée ». Distinction qu'il faut continuer à penser entre le progressisme « expliquant » tout, c'est-à-dire mettant à plat, enlevant les plis, et une *progressivité* qui implique, prend en compte les plis des traditions actuelles (MAFFESOLI, 1979).

Cette histoire feuilletée est une sorte de rétro-genèse accordant sa place au *destin*. Il n'est d'ailleurs pas neutre que ce dernier terme apparaisse, de plus en plus, dans la discussion du café de commerce, comme dans l'analyse philosophique, sans oublier le discours politique. Cet appel multiforme au destin est la reconnaissance de la saturation de la logique de la domination, ayant été la marque des temps modernes. L'individu « *maître et possesseur de la nature* » laisse, subrepticement, la place à une personne, ne prenant sens que dans un cadre plus vaste la dépassant et l'englobant à la fois.

Ainsi que le rappelait le biologiste H. Laborit : « Héritage génétique, héritage sémantique, voilà ce que contient au départ le cerveau de l'homme, il y ajoute le contenu de son expérience personnelle » (LABORIT, 1968). En quelques mots, et avec une grande simplicité est indiquée l'*implication* dont j'ai parlé. Elle peut être secrète, peu perceptible,

non quantifiable, elle n'en est pas moins présente, sous forme de racines indestructibles et permettant la croissance de ce qui est.

Ce sont ces racines de longue durée que l'on va retrouver dans les rêves collectifs, dans les fantasmes récurrents et les fantasmagories actuelles de tous ordres. On ne peut pas comprendre le succès des groupes musicaux, le développement des spectacles historiques, ou les chorégraphies mettant en scène les sécrétions et les instincts animaux, si on n'a pas cela à l'esprit. Le latent immémorial est garant du manifeste quotidien.

Je m'en suis, déjà, expliqué, le *rythme de la vie* n'est compréhensible qu'à partir d'un point fixe. La source donne naissance au devenir. Il y a quelque chose de mystique dans ce présent absolu. À propos de Thérèse d'Avila, Julia Kristeva signale que dans la contemplation, le temps ne s'écoule pas, il se « dresse vertical » (kristeva, 2008). Belle image que l'on peut, sans crainte, extrapoler à de nombreux phénomènes contemporains. Le staccato propre à la vie quotidienne postmoderne, celui de « l'intensification de la vie des nerfs » (Simmel), ou celui de la symptomatique musicale « techno », loin du déroulé mélodique propre à la modernité, renvoie à une suite d'instantanés vécus avec intensité. D'instantanés éternels.

2 Penser Le pathos

En effet, pourquoi ne pas admettre avec modestie (et lucidité lorsqu'on regarde sur la longue durée les histoires humaines) que le temps linéaire, son déroulement assuré, son homogénéité aussi, toutes choses caractérisant le mythe du Progrès, ne sont qu'une des manières de comprendre et de vivre le temps. Ce fut la temporalité propre à la tradition judéo-chrétienne, dominée par l'eschatologie individuelle et universelle : tout un chacun, et le monde en son entier, sont en attente d'un monde, meilleur, à venir. La vraie vie est pour plus tard.

C'est sur cette tension que s'élaborèrent, progressivement, l'organisation sociale, le système éducatif et, en ses diverses formes, l'économie, celle dominant la vie collective et celle déterminant l'existence individuelle. C'est sur de tels fondements que se constituèrent des liens sociaux, essentiellement rationnels, évacuant, ou à tout le moins marginalisant tous ces affects : émotions, passions, sentiments, qui ont été relégués derrière le mur de la vie privée.

C'est contre le phrasé mélodique de cette temporalité dialectique que se pose et s'impose l'irruption de l'émotionnel. L'érotique sociale en appelle à une autre temporalité :

celle du *Kairos*, c'est-à-dire de l'opportunité, de l'aventure, succession d'instantanés centrés sur l'intensivité du moment, la jubilation de l'éphémère, le bonheur de vivre et de jouir de ce qui se présente *ici* et *maintenant*. Résurgence, toujours et à nouveau actuelle, l'éternel *carpe diem*. Mais un tel hédonisme populaire constituant l'atmosphère du moment en appelle à une autre conception du temps : le *présentéisme*.

Ce qui force à admettre, malgré nos réticences intellectuelles, dont je viens d'indiquer la source, qu'à certains moments la flèche du temps puisse s'incurver, sinon en cercle, du moins en *spirale*. Qu'il y ait des cycles, voilà ce que la plus élémentaire des honnêtetés intellectuelles nous force à reconnaître. Cycles historiques, cycles économiques, cycles politiques dans la sphère publique. Cycles des affects, cycles des sentiments, cycles amoureux ou amicaux dans la sphère privée. Voilà les plus élémentaires formes du retour éternel.

À titre de clin d'œil, je vous livre cette citation de ce perpétuel rebelle, non-conformiste s'il en est, qu'est Léon Bloy. Celui qui était plus catholique que chrétien (je veux dire par là qu'il y a dans le catholicisme une rémanence païenne, magique, voire animiste) n'hésite pas à remarquer que « c'est une loi constante, absolue, dans la vie spirituelle comme dans la vie sensible, qu'il n'y a jamais que la substitution et non pas l'évolution » (BLOY, 1999). Voilà qui peut en faire sursauter plus d'un, transis que nous sommes dans le rationalisme progressiste, B.A.-BA de l'opinion commune occidentale, moderne. Opinion commune constituant le non-dit sur lequel repose l'essentiel des actions et des discours de l'intelligentsia en son ensemble.

Substitution : transformation chimique d'un atome en un autre atome. On pourrait dire destruction créatrice inhérente à une autre manière d'être. Ce qui implique que l'on soit à même de tourner le dos, à tenir pour quantité négligeable nos évidences intellectuelles. Tant il est vrai qu'à certains moments celles-ci ressemblent à ce que Kierkegaard nommait des « palais désaffectés », dans lesquels il convient d'introduire (de réintroduire) l'existence. C'est bien ce à quoi me fait penser la Sorbonne lorsque je traverse cette honorable institution : véritable forteresse vide. Vide de vie et de pensée !

La Sorbonne étant en la matière une métaphore : celle d'une université n'étant plus en prise avec son temps, d'une élite de plus en plus déphasée. Ce qui peut nous inciter, en premier chef, à mettre en œuvre cette règle d'or de toute phénoménologie : l'abstinence de toute prise de position. Savoir se purger de nos convictions, de nos opinions, pour apprécier le monde tel qu'il est, tel qu'il se donne à voir et à vivre.

En ce sens le chemin de pensée que l'on se propose de prendre consiste à se détourner de la temporalité propre à ces théories de l'émancipation ayant accompagné la mythologie du Progrès. En d'autres termes, et à partir de ce que l'on peut observer (j'ai dit montrer, « monstrar ») dans la vie quotidienne et dans son hédonisme récurrent, prendre de la distance. Exercer son droit au détachement. Mettre en oeuvre un relativisme théorique qui soit en accord avec le relativisme vécu dans la vie sociale.

Il est des raisons sans pensée, c'est-à-dire sans enracinement dans l'expérience quotidienne. Le rationalisme moderne est du nombre qui s'est, peu à peu, abstrait du réel. Il est une règle constante, observable de maintes façons dans l'histoire des idées : ce qui est un temps révolutionnaire tend à s'institutionnaliser. L'accent mis sur la raison par les « Lumières radicales », et par les philosophes du XVIIIe siècle, était une lutte légitime contre les rigidifications théologiques. Mais, très vite, cette raison affirmative, raison cause et effet des substitutions nécessaires à opérer, s'inverse en un rationalisme dogmatique aux conséquences on ne peut plus nocives. Les psychiatres ne parlent-ils pas du « rationalisme morbide » propre à certaines psychoses ? C'est un tel dogmatisme qui devient négantropie du savoir, de ce que j'ai appelé la « connaissance ordinaire ».

Heidegger a montré, à diverses reprises, que c'est l'accent mis sur un humanisme étriqué, sur l'homme comme animal « rationnel » qui avait conduit à concevoir le monde comme résultant uniquement d'activités, de fabrications, un monde « construit », qu'il convenait de dominer. Ce qui avait abouti à ce que cet animal « rationnel » devienne une bête de labeur errant sur une terre ravagée'. La dévastation du monde dont on voit chaque jour les effets, comme conséquence d'un prométhéisme rationnel déchaîné !

Est-il abusif de dire que la dévastation et les divers saccages écologiques ne sont que le fruit d'un rationalisme débridé ? Le mythe du Golem, artefact qui échappe à son créateur est en ce sens, une métaphore illustrative. Ce que traduit, également, cette figure de rhétorique, dont on trouve l'origine chez Héraclite : *énantiodromie* (*enantios*, opposé, *dromos*, course), cette tendance à marcher vers son propre opposé. Ou encore *l'hétérotélie* mettant l'accent sur le fait que le but atteint (*telos*) est autre (*hetero*) que celui visé !

Mots anciens, mots savants, montrant bien que c'est d'antique mémoire que le danger de l'inversion tarabuste l'espèce humaine. Et qu'à trop vouloir le bien (de l'autre, des autres, de la nature) on aboutit à son contraire : un mal immaîtrisable. Par un effet pervers, le rationalisme exacerbé qui fut à l'oeuvre dans la vie sociale, économique, politique, a des

effets totalement destructeurs. La sagesse populaire ne s'y est pas trompée : l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Un tel rationalisme abstrait s'est élaboré à partir du « monoïdéisme » judéo-chrétien. Culture du livre comme l'on sait. Bible, et ensuite Coran étaient l'expression d'une révélation rationnelle. Car, ainsi que le rappelait saint Augustin : « la raison humaine conduit à l'unité ». Dès lors, on oublie ou on marginalise les autres paramètres humains : passions, jeux, rêves et autres affects individuels ou collectifs. L'idéal rationnel tend à privilégier le fait d'être « *doctus cum libro* », être savant par le livre, car seul le livre est salvateur.

Pour rester dans l'orbe des sources du monothéisme, monoïdéisme rationnel, le rôle de l'évêque, docteur de la loi et de la foi, est de surveiller les actions des hommes. Au plus près de son étymologie, *episkopos*, il regarde d'en haut et, de ce fait, contrôle que le dogme est intégralement respecté. Qu'il devienne un *Grand Inquisiteur* n'a rien d'étonnant. Dostoïevski en a décrit une saisissante figure. Les gardiens des dogmes sont, de nos jours, légion. Et Internet aidant, via les listes de diffusion, les forums divers, les blogs et autres sites corporatistes, les « évêques » du rationalisme dominants' emploient à surveiller et à traquer toutes les formes d'hétérodoxie.

Or, à certains moments, l'hétérodoxie consiste à savoir penser le *pathétique* du monde. Le retour du *pathos* sur le devant de la scène sociale. En un temps où la préoccupation du *panern et circenses* fait un retour en force, on ne peut pas se contenter de seriner la cantilène du rationalisme progressiste. Certes, on peut continuer à le faire, c'est bien là l'essentiel des *livres* des sociologues, philosophes et autres « experts ». Mais cela témoigne, au plus haut point, des ravages du dogmatisme bien-pensant. Durkheim dirait du « conformisme logique » : on marche au pas cadencé de la raison souveraine, et on bêle, ensemble, quelques incantations convenues sur la nécessité de restaurer, conforter, imposer les valeurs morales qui sont au fondement d'un « Contrat social » censément indépassable.

Mais *tout passe, tout casse, tout lasse*. Ou plutôt, une forme sociale se substitue à une autre. Ce mécanisme (car c'est bien de cela dont il s'agit), ce mécanisme de *substitution* est l'expression la plus évidente du devenir cyclique du monde. Cycles exprimant une conception païenne du monde qui, tout à la fois, prend acte de l'impermanence d'une manière d'être, tout en reconnaissant la continuité de la vie.

Car c'est bien de la vie dont il s'agit dans le *pathétique* social. Vitalité, vitalisme s'exprimant parfois d'une manière hystérique, les foules fascinées et sidérées par les divers événements sportifs en témoignent, les rassemblements musicaux en sont des expressions

achevées, la reviviscence des multiples phénomènes religieux montre, à l'évidence, que la raison raisonnante n'est plus l'élément essentiel du lien social.

Mais, au-delà de ces effervescences, le vouloir-vivre têtue de la vie courante souligne bien que, malgré ce qu'il est convenu d'appeler la crise, au travers des rituels quotidiens, des menus plaisirs de l'existence, au travers d'un hédonisme de bon aloi, il y a le *souci*, anthropologiquement enraciné, d'une perdurance dans l'être. Et c'est une telle ténacité, indéniable courage populaire, qu'il convient de voir et de comprendre.

Même si l'on n'a pas su en tirer toutes les conséquences, souvenons-nous de Pascal rappelant que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Le sociologue Max Scheler, quant à lui, a insisté sur l'importance du sentiment, du ressentiment aux racines mêmes de l'être-ensemble. Pour ma part annonçant, il y a plus de trente ans, le « Temps des tribus » j'expliquais que celles-ci se fondaient sur le *sentiment d'appartenance*.

C'est tout cela, et bien d'autres choses encore que l'expérience quotidienne nous apprend, qui devrait nous inciter à ne pas réduire la connaissance au seul cognitif. Devrait nous forcer à savoir, ainsi, penser avec les sens. Mettre en place une « raison sensible ». Et ce afin de saisir les caractères essentiels, puis-je dire les formes « chiffrées » de l'existence de tous les jours. Apparemment anodine, mais secrètement intense. Ce qui nécessite que l'on sache, également, penser avec le cœur.

Cela a été dit de diverses manières, en tout cas par les esprits aigus, il faut écouter les poètes, témoins d'une contemplation active, dont la vision peut être voyance. Poètes qui à l'opposé d'un anthropocentrisme à courte vue et au-delà du subjectivisme propre à la tradition occidentale, savent décrocher les amarres du sujet afin de nous faire accéder, d'une manière paradoxale, à ce qui est enraciné et ouvert à la fois : la vie en son devenir, l'immanence attachée à ce monde-ci, à cette terre aimée. Enracinement dynamique.

Écouter les poètes, tel Apollinaire qui, plus dionysien qu'apollinien, parlait d'une « raison ardente ». Belle expression s'il en est, soulignant cette capacité d'intégrer à la fois réflexion et sensation, pensée et *pathos*. En bref, à l'opposé d'un rationalisme quelque peu paranoïaque, ce qui permet d'accompagner l'avènement de ce qui est. C'est un tel accompagnement initiatique qui est le mieux à même de rendre compte de l'entièreté de l'être personnel et collectif.

Le rationalisme abstrait se contente d'expliquer le monde en le réduisant à son plus petit dénominateur commun : l'économie ou la culture, ou la religion et autres attitudes disjonctives. La *raison sensible* prend acte de la complication de ce même monde (MORIN,

1981). Elle en voit la complexité, les multiples facettes, en un mot ce qu'il est convenu d'appeler son aspect holistique.

Le *holisme*, voilà un terme que l'on retrouve de Durkheim au *New Age* contemporain. Certes, pas dans le même sens. Mais dans les deux cas il s'agit de rapporter l'individuel ou le particulier à l'ensemble dans lequel ils se situent. C'est-à-dire, non pas une partie seulement de l'humain. Par exemple le cognitif, la raison. Ce qui, en son sens simple, est assez schizophrénique. Mais bien l'entièreté de l'être. Ce peut être la société en tant que totalité pour le sociologue. Ou les diverses facettes, les multiples potentialités de l'homme pour ces techniques du *New Age* dont on n'a pas fini d'entendre parler. Ce qui est certain, c'est que le mécanisme de *réduction*, marque des temps modernes, s'achève avec cette prise en compte du tout, d'un monde pluriel.

L'entièreté, c'est redonner ses lettres de noblesse au rêve, à la passion, à l'émotion. Un terme, quelque peu savant maislargement utilisé, ce qui est un indéniable indice : ludique, résume bien la *multidimensionalité* de plus en plus revendiquée dans la socialité postmoderne. Socialité holistique renouant avec la *parrhesia*, l'art de dire le vrai que l'on trouve chez Socrate, les Cyniques, les Stoïciens et autres écoles philosophiques grecques.

Je dis bien art de dire le vrai. C'est-à-dire, non pas la recherche d'une Vérité une, absolue, purement rationnelle. Mais une vérité humaine, c'est-à-dire humble, se contentant de dévoiler *ce qui est là*. Dès lors l'approche de la vérité s'apparente à une sorte de jeu. *Gaya Scienza*, *Grand jeu* qui fut le souci de nombre d'esprits initiés aux mystères de l'humanisme intégral. D'ailleurs, ne parle-t-on pas dans l'antique tradition intellectuelle de *libido sciendi*? Ce qui signifie que la démarche scientifique requiert l'être en son entier : raison et passion en un mixte inextricable !

C'est ici qu'intervient *Éros philosophe*. Éros, le plus anciens dieux selon le mot de Parménide. Et régulièrement, dans l'histoire de la pensée, on observe cette étroite liaison entre la vie libre et la pensée libre. D'Abélard aux libertins XVIII^e siècle, sans oublier les protagonistes des « Lumières radicales », et l'on pourrait à l'infini donner des exemples en cesens, c'est d'une manière récurrente que le savoir et la libidose complètent harmonieusement afin de saisir en sa totalité (entièreté) le profond et abyssal dessein de l'humaine nature.

En une très belle confidence, dans ses lettres à sa femme, soulignant l'étroite liaison existant entre Éros et création, Heidegger écrit : « le battement d'ailes de ce dieu m'effleurechaque fois que je fais dans ma pensée un pas essentiel et merisque sur des

chemins non fréquentés » (HEIDEGGER, 1980, p. 345-393). Dans le lent cheminement de la pensée, il est des moments essentiels. Moments qui ne vont pas sans risque. Essentiel et risque. Voilà des termes qui ne manqueront pas d'étonner. Et pourtant, en un va-et-vient constant, interagissant l'un sur l'autre, il s'agit là des caractères fondamentaux de toute vraie pensée : on n'approfondit jamais rien sans prendre des risques épistémologiques ou méthodologiques. La lâcheté ne devrait pas être de mise dans la démarche intellectuelle.

Peu importe les expressions employées : *raison sensible*, intuition raisonnée ou autre. Il s'agit, au-delà d'un rationalisme tronqué, de mettre en oeuvre une vraie *intelligence* du social. C'est-à-dire, au plus près de son étymologie, d'une capacité de lier ce qui est, structurellement, disséminé. De rassembler ce qui est éparé ! Marcel Proust parle, à cet égard d'une « raison supérieure une et infinie comme le sentiment » réunissant à la fois l'objet et l'instrument de la démarche de pensée. C'est la jonction de cette raison et de ce sentiment mystérieux qui permet, dit-il, que l'oeuvre se réalise.

Le bel *oeuvre* ne se partage pas. Il peut être l'objectif du romancier, du théoricien, de l'essayiste ou de l'ouvrier. En chacun de ces cas, c'est le créateur en son entier qui est sollicité. L'appétence devenant compétence. Cet *appétit* (*appetitus* étant à l'origine du chemin de pensée), c'est la mobilisation d'un désir qui est, par essence, multiforme. La pensée ne fait pas exception ; la sagesse populaire le sait bien qui parle *d'appétit de connaissances*.

L'objet et l'instrument liés intrinsèquement. C'est-à-dire que contre l'objectivisme hérité d'un certain scientisme propre à la fin du XIX^e siècle, et qui s'employait à « considérer les faits : sociaux comme des choses », la prise en compte de l'appétence est, essentiellement, une manière d'introduire une forme de subjectivité dans l'analyse des phénomènes sociaux. Ce qui, même lorsqu'on le dénie (et encore plus chez ceux qui le dénie) est monnaie courante. Pour ce qui nous préoccupe ici, l'intégration de la subjectivité, l'utilisation de l'intuition est, certainement, une bonne manière de bien saisir les multiples aspects de ce qu'il est convenu de nommer : *affectio societatis*.

Il est instructif d'entendre, en de nombreux domaines, utiliser cette expression latine. Analyses économiques, discours politiques, articles journalistiques, on parle de l'importance de l'économie, de la nécessité de quantifier, d'utiliser les statistiques. C'est normal, puisqu'il s'agit là des expressions de la *doxa* dominante. De la seule entrée pour comprendre la *réalité*. Mais comme on voit qu'au-delà de ce « principe de réalité » il y a quelque chose qui

échappe, qu'il y a de l'impondérable sortant de ces cadres d'analyse, alors on fait référence à cette *affectio societatis*.

C'est la reconnaissance explicite d'un *réel* outrepassant la *réalité statistique*. C'est l'acceptation implicite de ce que certains (de Max Weber à Gilbert Durand) ont bien analysé, à savoir qu'il faut prendre au sérieux *l'irréel*, si on veut appréhender, avec justesse, le réel. C'est cela la force de l'imaginaire, ou tout simplement de l'imagination. A certains moments cette force « corporéise », elle fait corps. Les multiples « possessions » musicales, religieuses, politiques en témoignent : c'est la force du désir collectif qui conforte la création de ces communautés ou tribus, où le rationnel le cède à l'émotionnel.

Voilà la pertinence de notre *Éros philosophe*. Afin de comprendre le sentiment d'appartenance à l'oeuvre dans l'irréel/réel, on ne peut plus faire fond sur nos habituels concepts, fondements depuis le XVIIIe siècle du « Contrat social ». Il faut, d'une manière essentielle, et parfois avec "risque, trouver des métaphores, transporter des images, faire usage de mots, anciens et nouveaux, qui soient en pertinence avec le temps. Et ce afin de rendre attentif au glissement du contrat rationnel au pacte émotionnel !

Il s'agit là d'un (du ?) problème essentiel. Notre espèce animale se dit. Elle n'est ce qu'elle est que parce qu'elle raconte ce qu'elle est. Peut-être même est-ce là une des manifestations de la doctrine des *ideae innatae*, ayant une signification bien plus profonde que celle qu'on lui accorde habituellement. Il va revenir, sans cesse, ne pas avoir peur de se répéter. L'endurance de la pensée est à ce prix : elle est lancinante. Et tant si les esprits pressés, voulant aller droit au but, sont irrités ces lenteurs répétitives, ils passent à côté d'une caractéristique essentielle de la démarche réflexive : la répétition, voire rumination.

Donc les *mots et les choses* en constante interaction. et Foucault l'a indiqué et illustré de la manière magistrale l'on sait. Ce fut, également, la constante préoccupation de Martin Heidegger. Et l'on sait la secrète influence que celui-ci exerça sur celui-là. C'est ainsi que le penseur de Freiburg déclare : « ...les mots ressortissent à une double provenance... ouverture de choses... ouverture d'un faire... » (HEIDEGGER, 2005, p. 37) Leitmotiv qui reviendra, d'une manière lancinante justement, au long de son oeuvre : c'est grâce aux mots que l'on comprend ce que sont les choses (*pragmatos*) et l'action (*praxis*) que l'on exerce sur elles.

On peut aussi remarquer qu'il existe deux grandes conceptions du langage. D'un côté le mot est *ce qui désigne* le sens lointain. Il pointe, et ce terme n'est pas neutre, le but à atteindre. On peut dire que, sous ses diverses modulations : politique, social, théorie, la

modernité a mis l'accent sur une telle conception du langage, qui indique la finalité rationnelle. C'est là-dessus que repose le Contrat ayant, sinon évacué, du moins marginalisé les affects qui eux sont de l'ordre de l'immédiat, du présent qu'il est urgent de vivre et d'éprouver.

D'un autre côté le mot est cela même qui se contente de montrer et même de « monstrier » *ce* qui peut paraître inquiétant. Toute la phénoménologie se résume dans une telle préoccupation: faire apparaître les choses mêmes pour ce qu'elles sont. Au-delà ou en deçà de toute attitude judicative ou normative. Sous cet aspect, les mots ne disent pas le « sens » lointain, mais décrivent des opportunités. Le jésuite Balthazar Gracian dans son traité sur « L'homme de cour » appelait cela « le centre de l'occasion ».

Nous sommes habitués au mot qui « pointe » le lointain, et peu à celui qui montre (« monstre ») le proche. D'où la déconnexion perceptible dans cette « langue du palais », cette langue de bois » dans laquelle s'exprime, en général, l'intelligentsia. Elle utilise un « patois » à l'usage de quelques-uns ! Elle parle toujours de projet, désignant la réalisation de la *chose* dans le futur ; c'est un peu plus tard que l'on atteindra perfection ou société parfaite. En bref, le monde est à *venir*! L'ignorance de nos humanités classiques nous a fait oublier que le *projetus* en latin était ce qui était « rejeté. » ; ainsi un nouveau-né dont le père ne voulait pas était *projetus*, rejeté de la vie.

C'est ce projet-rejet qui n'est plus de mise dans la langue de la « place publique », c'est-à-dire celle de la vie courante. Montrer (« monstrier ») les choses consiste à mettre l'accent sur l'aspect agrégatif, émotionnel, du langage. Et c'est cela qu'il convient de penser. Pour ne prendre qu'un exemple, entre mille, de la même eau, seul l'homme politique ayant l'intuition de ce pouvoir émotionnel sera entendu. Quelle que soit, d'ailleurs, l'inanité de son propos. L'essentiel n'étant plus dans le *contenu* rationnel, mais dans le *contenant* émotionnel. Multiples en ce sens sont les illustrations d'hommes et de femmes politiques dont le langage s'emploie à flatter le sensible vécu ici et maintenant, plus que le cognitif projeté dans l'avenir. Chacun sera à même, suivant ses opinions politiques, fournir la liste des *acteurs* politiques en question. Ils sont bien *acteurs* en ce qu'ils disent, tout haut, tels des hauteurs, ce qui est vécu par tout un chacun dans le vaste *trum mundi*, la théâtralisation, dont on sait l'importance la postmodernité.

En bref, reprenant une idée maintes fois soulignée par historiens des religions, dans les sociétés traditionnelles les mots ont un pouvoir spécifique, ils renferment l'énergie de la *se dite* (GARIN, 2001). C'est-à-dire que le mot est, en soi, opératoire. Il a une efficacité propre.

Ainsi, dans l'Église catholique, au cours la liturgie sacrée, le prêtre, en prononçant les mots de la consécration, va, au travers de la magie des mots prononcés, changer le pain et le vin en corps et en sang du Christ. Les ts sont à l'origine de la transsubstantiation. Peu importe, d'ailleurs, les qualités ou défauts de l'officiant, les mots énoncés' sont suffisant *ex opere operato*. C'est en prononçant la formule que s'opère le changement attendu. C'est en ce sens le mot, en sa fonction magique, est un concentré énergie.

Exemple paroxystique, mais fort utile pour comprendre qu'à certains moments les mots perdent leur fonction opératoire et leur aspect magique. Je considère que c'est exactement ce qui est en train de se passer de nos jours. Ces mots modernes : citoyen, contrat, démocratie, liberté, projet, ne jouent plus leur rôle « sacramental ». Ils ne mobilisent plus les énergies, en particulier celles des jeunes générations. Ils ont, en son sens scientifique, perdu leur pertinence. ils en deviennent impertinents.

Dès lors, pour montrer (« monstrier ») cette *ectio societatis*, ne se réduisant pas aux relations contractuelles, il faut que notre *Éros philosophe* mette en jeu une autre batterie d'images, métaphores, analogies et autres notions qui soient à même de décrire le rôle des affects, et ainsi de prendre au sérieux l'ambiance émotionnelle du moment. D'où la nécessité de se purger des mots habituels aux analyses convenues. Une sorte de diète en quelque sorte, afin d'évacuer la mauvaise graisse accumulée en des temps de négligences coupables. À trop parler pour ne rien dire, ou à dire ce qui n'est entendu que par les divers protagonistes de la société *officielle* ou institutionnelle, la suspicion règne en maître. Et après la déconsidération des intellectuels, le désamour vis-à-vis des politiques et la méfiance de plus en plus grande concernant les diverses tribus journalistiques, ce sont toutes les élites qui ne sont ni écoutées, ni entendues.

Peut-être faut-il revenir à ce que fut, contre le dogmatisme théologique, une théologie *apophatique*. C'est-à-dire une démarche humble ne disant pas, positivement, ce qu'était la substance de Dieu, mais ce que n'était pas la déité. Une procédure d'évitement en quelque sorte. La prise en compte de l'émotionnel induit une pensée *apophatique*, moins péremptoire qu'allusive. À même de saisir en creux l'énergie propre à l'érotique sociale : hystéries sportives, effervescences i-t-stives, propension au ludique et autre hédonisme au quotidien.

C'est la compression (j'ai dit la diète) des idées, généreusfs. utopiques, moralisatrices, bien-pensantes (la philosophie *fu aire* en est l'expression contemporaine) qui, à terme, va favoriser leur expansion. La concentration des mots permettant d'exprimer *l'intensité* des

relations. Car, ne l'oublions pas, rérotique sociale repose sur l'intensité. C'est-à-dire une énergie, au plus près de son étymologie, tendue dans ce monde-ci, dans 'Lzs rapports proches et autres expériences affectuelles vécues avec d'autres ici et maintenant. Intensité – *in tendere*. Voilà le concentré de ce que l'on peut décrire comme le sentiment d'appartenance du tribalisme postmoderne (MAFFESOLI, 1988).

La purgation des idées dominantes d'origine moderne, la compression du « prêchi-prêcha » moraliste qui fait l'essentiel livres d'édification, le dépassement des facilités langagières et divers « on dit » tranquilisants, voilà ce qui va inciter à 'prouver les mots les moins faux possible capables d'exprimer *l'époque*. Exprimer, en son sens simple : faire sortir l'essence temps, faire ressortir ses caractères essentiels.

Pour rester dans l'histoire des religions, Henri Corbin pelle que Dieu n'est que dans ses noms. Ce qui l'amène à lire un rapport étroit entre « l'ontologie intégrale » et la fonction épiphanique » (CORBIN, 2002). *Stricto sensu* ce qui sert à faire ressortir, à révéler les spécificités divines. C'est par le mot juste l'on peut « épiphâner » ce qu'est la déité. D'où la prudence qu'il convient d'avoir. Le *discernement* aussi, qui est la qualité primordiale d'une pensée authentique.

C'est un tel discernement qui est, de nos jours, nécessaire pour délimiter les formes actuelles du lien social. Formes totalement hétérodoxes, par rapport au Contrat moderne, mais non moins présentes dans la société postmoderne. C'est en « épiphânant » l'importance des affects, émotions et autres passions que l'on sera à même de dire les mots adéquats propres à comprendre ce que Durkheim nommait, justement, le *divin social*.

3 Déontologie « présentéiste »

Ce divin n'est plus à chercher dans un empyrée lointain et inaccessible, mais bien dans la vie de tous les jours. L'imaginaire dans lequel baigne la socialité contemporaine se vit au quotidien. En effet, quand une *civilisation* se sature, et qu'une *culture* s'élabore à partir de ce qui se déconstruit, tout cela se fait dans la vie courante, dans ce qui est officieux, latent. Le plus souvent à bas bruit, lentement, silencieusement, comme une contamination. La formule de Max Weber, qui est pour moi un leitmotiv : « être à la hauteur du quotidien » fait écho à ce qui était, en son temps, le souci marxien « écouter l'herbe pousser ».

L'anodin, le frivole, *ce* qui a priori n'est pas pris en compte par les institutions sociales, voilà à mon sens ce qui est à la source de tous les changements de paradigme. Par sédimentation progressive, c'est dans la vie de tous les jours que se reconstitue le terreau à

partir duquel peuvent croître et se conforter les nouvelles manières d'être et de penser. C'est que j'ai, de longue date, proposé d'appeler la *puissance soci étale*.

Chose difficile à admettre par ceux qui sont obnubilés, fascinés, voire sidérés par les multiples formes du pouvoir (économique, politique, institutionnel...). Et pourtant la distinction, cruciale, entre *pouvoir* et *puissance*, est la clef permettant de saisir l'étonnante socialité postmoderne. Celle-ci se niche dans le retrait. Ce que les mystiques nommaient *orphanité*, suspension du temps linéaire, moment secret où se conforte ce qui est appelé à durer.

Pour reprendre les deux termes qui furent les fondements et mon cheminement de pensée actuel et quotidien, je rappelle que celui-là est une incarnation (actualisation) des potentialités propres à l'intangible qu'est la vie de tous les jours (le quotidien). *Le* quotidien comme source de ce qui est archétypal : fondamental, premier. C'est bien ainsi que les Pères de l'Église interprétaient ce passage de la prière catholique par excellence « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ; il s'agissait pour eux d'un pain substantiel, dont la matérialité n'était que le symbole d'une dimension spirituelle bien plus étendue.

Dans sa longue Odyssée, tenace questionnement sur *l'être* de l'étant, le philosophe Martin Heidegger exprime quelque chose de cet ordre, lorsqu'à propos du poète célébrant les rituels et autres menus phénomènes de la vie de tous les jours, signale que cela permet de « faire voir le permanent dans ce qui est apparemment insignifiant » (HEIDEGGER, 1966, p. 60). Formule d'une belle clarté, incitant à penser le socle irréfragable sur lequel s'élève l'être-ensemble. Vie quotidienne où quand rien n'est important tout a de l'importance !

Les phénomènes du quotidien peuvent paraître insignifiants en ce qu'ils ne se finalisent pas, ne sont pas préoccupés par un but lointain : paradis céleste ou terrestre. Mais leur insignifiance dans la logique du pouvoir transcendant est pleine de signification pour la puissance immanente. C'est cette dernière qui explique que sur la longue durée, il y ait perdurance dans l'être, et relativise les diverses formes d'imposition, d'aliénation, d'exploitation que les pouvoirs économiques, symboliques, religieux ne manquent pas de susciter.

C'est dans le *présentéisme* anodin que se trouvent les capacités de résistance à toutes les contraintes sociales. C'est pourquoi si l'on veut saisir les formes et les conséquences de cette *affectio societatis* caractérisant la postmodernité, il faut revenir à ses racines profondes. Mon idée obsédante est que c'est dans le détail de la vie courante que se trouve le secret d'une telle perdurance.

Sans aucune compétence en la matière, et en le lisant uniquement en amateur, puis-je rappeler que dans l'interprétation de l'oeuvre d'art, Freud suggère de détourner le regard des impressions d'ensemble et autres grands traits du tableau, afin de se focaliser sur « l'importance caractéristique des détails secondaires, des vétilles » (FREUD, 1985, p. 103-106). Dans l'optique psychanalytique qui est la sienne, il souligne que l'on peut ainsi repérer, deviner les choses secrètes et cachées à partir de ce qui est sous-estimé. À partir de ce qui peut être considéré comme rebut.

Extrapolons le propos les bagatelles, les détails ont une signification essentielle. Même si celle-ci ne se donne pas à voir dès l'abord. Pour user d'un calembour facile, mais qui peut nous aider à penser ce qui est en jeu : le rebut comme rébus ! Les minuscules situations de la vie de tous les jours devraient être considérées comme autant *d'indices* (en son sens simple index, ce qui montre) permettant de baliser le chemin emprunté par les nouvelles formes de socialité.

Il faut, également, noter, et le paradoxe n'est qu'apparent, que si le changement s'observe à bas bruit dans le quotidien, il peut, également, trouver une forme bruyante dans ces explosions qui ponctuent, avec régularité, la vie sociale, politique ou économique de toute société. La contradiction n'est, en effet, qu'apparente. J'ai parlé de sédimentation. Ce qui fait qu'à un moment donné ce qui était latent devient manifeste.

Le sociologue américain Pitirim Sorokin a pu parler, à cet égard, du mécanisme de saturation grâce auquel l'on passait d'un ensemble culturel à un autre. La sagesse populaire ne dit pas autre chose lorsqu'elle constate que « c'est la dernière goutte... ».

C'est ainsi que les situations paroxystiques sont, également, comme autant de radiographies révélatrices de l'érotique sociale. On sait que pour le juriste Cari Schmitt l'exception est, de beaucoup, plus intéressante que la norme. En tout cas plus *décisive*. La situation exceptionnelle est cause et effet des changements d'importance. C'est ainsi que réfléchissant à ce qu'est, pour lui, le nouveau « *nomos* de la terre.», c'est-à-dire ce nouvel ordre des choses qui, régulièrement, change, il fait état des « forces théurgiques nouvelles » amenant une nouvelle époque théogonique » (SCHMITT, 2003, p. 268). Donc des énergies nouvelles permettant de comprendre la généalogie de nouveaux dieux (théogonie).

On peut interpréter cela de manière métaphorique et voir en de nombreuses pratiques juvéniles exacerbées, parfois violentes, toujours effervescentes, l'expression d'une nouvelle *circumnavigation*, d'une nouvelle errance à la recherche d'un nouveau monde. Effervescences qui, ainsi que le montre bien Stéphane Hugon, trouvent l'aide du

développement technologique (HUGON, 2010). Ce qui est certain, c'est qu'au-delà, en deçà, à côté des pouvoirs établis, des institutions de la société officielle, c'est une nouvelle souveraineté qui est en train de s'affirmer. La célèbre formule de Schmitt reste d'actualité : « *Souverân ist der über Ausnahm Zustand entscheidet* » : est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle.

Je ne laisserai pas, comme le fait Carl Schmitt, cette souveraineté dans le seul domaine du politique. Elle se situe dans ce qui fait la vie courante, là où le présent, la *situation* sont primordiaux. Là où il faut, à chaque instant, décider ce qu'il convient de faire, comment il faut agir.

On peut dire que le présentisme est la temporalité de la postmodernité. Le « situationnisme » en est, peut-être, l'expression achevée, ce qui ne va pas sans inquiétude. En effet, tout comme selon le Principe d'incertitude, dans l'infiniment petit, l'espace-temps est fluctuant, de même dans ce presque rien » qu'est la *vie* quotidienne, la structure du réel doit être considérée comme intrinsèquement instable. Les certitudes modernes ne servent plus à grand chose ; ce ne sont que des incantations cherchant à sécuriser ceux qui les profèrent. Il y a mieux à faire.

Mais comment faire entrer dans des cerveaux pleins de formules toutes faites, à base de bons sentiments (forme contemporaine que ce que Hegel nommait les « belles âmes »), que ce qui caractérise l'esprit du temps est bien un « situationnisme » généralisé ? C'est-à-dire, à l'encontre de l'idéologie officielle du risque zéro, et de la sécurisation à outrance, la reviviscence du désir d'aventure, le plaisir du hasard, le fait de décider de sa vie en fonction des occasions et des occurrences non prévisibles a priori. Soyons clairs, tout cela n'est pas explicité rationnellement. Ce n'est même pas conscientisé ou verbalisé en tant que tel. Mais, que l'on veuille ou non, c'est bien ce qui caractérise l'inconscient collectif, l'atmosphère mentale, en bref l'imaginaire postmoderne.

Il n'est que de voir la recrudescence des jeux de hasard : jeux traditionnels et, maintenant, jeux en ligne, pour mesurer l'appétence en question. La versatilité des opinions politiques, de plus en plus évidente lors des échéances électorales. Sans oublier le virevoltement des affects : le remplacement du contrat de mariage par ce pacte qu'est le « Pacs » à l'aspect bien éphémère. Comme le disait Lacan le « sentiment ». Et que dire de l'impossibilité en de nombreux domaines (et en particulier pour les jeunes générations) de « faire des projets ». Tout cela, et bien d'autres choses encore, traduit cet *ajustement* à ce qui

arrive, à ce qui se présente, propre à ce que j'ai nommé le *situationisme* ou la *déontologie présentéiste*.

C'est pour comprendre et décrire le plus justement possible ces derniers qu'il faut élaborer une démarche théorique capable d'émettre des prédictions. Capable de rendre, attentif à ce que l'on peut « vérifier » empiriquement dans la vie de tous les jours. Capable de savoir prendre en compte ce qui crève les yeux », et que nous ne voulons pas voir. C'est ainsi que l'on peut comprendre les prédictions du prophète. Il ne dit pas « avant », mais il dit « devant » (pro pherni) ceux qui le vivent, ce qui est vécu.

Pour cela il faut rompre avec une épistémologie, voire « méthodologisme » désuets. Et ce, si on sait suivre la démarche phénoménologique, en reconnaissant l'importance de l'intentionnalité ; de quelque nom qu'on l'appelle : élan vital, pulsion, instinct animal. Toutes choses exprimant une ouverture au « monde de la vie » (*Lebenswelt*), à l'expérience immémoriale de l'espèce humaine (GADAMER, 1996, p. 49). Expérience initiale dont la modalité essentielle est l'impensé, le retraits : ce qui est secret, discret, voire caché.

En effet, avant d'être simplement individuelle, l'expérience est collective, phylogénétique. Et même si cela ne manque pas de chagriner nos esprits au rationalisme dogmatique, il est nécessaire d'apprécier, sans *a priori*, l'importance renouvelée d'une telle sédimentation dont on peut mesurer les effets par le succès des mythes, contes et légendes, le retour du merveilleux et autres formes de réenchantement du monde.

Tout cela manifeste la saturation des pouvoirs institués, qui se sont mis en place tout au long de la modernité, et souligne le retour d'une *puissance* instituante ; puissance de base, celle de la vie de tous les jours, s'enracinant profond dans *l'originel*. C'est la reconnaissance d'un tel glissement de paradigme qui peut redonner à la pensée la place qui est la sienne : dire, le plus bellement possible, ce qui est vécu, l'expérience de la vie. Pensée qui, dès lors, pourra rendre un goût de chair aux mots qu'elle emploie. Pensée qui sera capable d'illuminer le présent au travers d'une acceptation du passé (de *l'archéologie*). Pensée, enfin, qui puisse mordre au coeur (c'est cela la *raison sensible*), et ce afin d'être en accord avec une érotique sociale d'antique mémoire, dont les racines sont garantes de l'avenir. Peut-être est-ce ainsi qu'il convient de comprendre Léon Bloy : le prophète est celui qui se souvient de l'avenir !

Références

- BLOY, Léon. **Journal II**. Paris: Robert Laffont, 1999.
- BOSCH, Hieronymus. **L' oeuvre complet**. Paris: Ludion, Flammarion, 2001.
- CORBIN, Henry. **Le paradoxe du monothéisme**. Paris : L'Herne, 2002.
- FREUD, Sigmund. « **Le Moïse de Michel-Ange** » in **L'inquiétante étrangeté**. Paris : Gallimard, 1985.
- GARIN, Eugénio. **Hermétisme et renaissance**. Paris : Allia, 2001.
- GADAMER, Hans Georg. **Le problème de la conscience historique**. Paris : Seuil, 1996.
- HEIDEGGER, Martin. **Essai et conférences**. Paris: Gallimard, 1980.
- HEIDEGGER, Martin. **Grammaire et étymologie du most « être »**. Paris: Seuil, 2005.
- HEIDEGGER, Martin. « **Hebel** » in **questions III**. Paris : Galimard, 1966.
- HEIDEGGER, Martin. **Ma chère petite âme**: lettres à sa femme. Paris: Seuil, 2007.
- HUGON, Stéphane. **Circumnavigation**: l'imaginaire du voyage dans l'expérience interner. Paris: CNRS Éditions, 2010.
- ISRAËL, Jonathan I. **Les lumières radicales**: la philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750). Paris: Editions Amsterdam, 2005.
- KRISTEVA, Julia. **Thérèse mon amour**. Paris: Fayard, 2008.
- LABORIT, Henri. **Biologie et structure**. Paris: Gallimard, 1968.
- MAFFESOLI, Michel. **La violence totalitaire**. Paris: Presses Universitaires de France, 1979.
- MAFFESOLI, Michel. **Le temps des tribus**. Paris: La Table Ronde, 1988.
- MORIN, Edgar. **La méthode**. Paris: Seuil, 1981.
- SCHMITT, Carl. **Ex captivaie salus**. Paris: Vrin, 2003.
- SIMMEL, George. **Sociologie et épistémologie**. Paris: PUF, 1981.

Éros filósofo

Resumo

Será que o advento da pós-modernidade nos leva a uma nova maneira de olhar a sociedade? Neste artigo, trata-se de observar que, possivelmente, sim, por causa, sobretudo, das alquimias festivas e da potência das emoções. Logo, as “comunhões emocionais” são um novo espaço propício a um reencantamento do mundo. Fala-se também do papel do imaterial, da cultura e da espiritualidade. Estes são os “caracteres essenciais” da religiosidade pós-moderna.

Palavras-chave

Pós-modernidade. Socialidade. Cotidiano.

Recebido em 15/03/2014

Aceito em 11/06/2014